

Recherches sociographiques



Jean HAMELIN et André FALARDEAU, *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*

Jean-Charles Falardeau

Volume 8, numéro 3, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055383ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055383ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1967). Compte rendu de [Jean HAMELIN et André FALARDEAU, *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*]. *Recherches sociographiques*, 8(3), 418–419. <https://doi.org/10.7202/055383ar>

de simple hypothèse » (p. 24, n. 38), « du Saintonge » (p. 140), « hémisphère septentrionale » (p. 28). Et la liste pourrait facilement s'allonger.

Il est malheureux que l'auteur des *Vaines tentatives*, en voie de devenir le plus prestigieux de nos historiens vivants, ne s'inquiète pas davantage de la tenue de ses innombrables et volumineux écrits.

André VACHON

*Les Presses de l'Université Laval,
Université Laval.*

Jean HAMELIN, André BEAULIEU, *Les journaux du Québec de 1764 à 1964*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Paris, Librairie Armand Colin, 1965, 329 p. (*Les Cahiers de l'Institut d'Histoire*, 6.)

Malgré quelques grands travaux anciens et des recherches plus récentes comme nous en ont donné, entre autres, Séraphin Marion, Fernand Ouellet ou Jean-Charles Bonenfant, nous connaissons encore imparfaitement notre XIX^e siècle. Quiconque a tenté d'explorer l'évolution des institutions sociales ou des idéologies depuis la Conquête, s'est vite trouvé dans un désert dont les points d'eau étaient peu ou pas du tout cartographiés. Les historiens expliqueront les causes de cette carence mais nous en connaissons déjà fort bien l'une des principales : le manque d'instruments de recherche. Comme cela se devait, ce sont des historiens eux-mêmes qui commencent à rectifier cette situation et, parmi eux, il faut reconnaître l'exceptionnel mérite de Jean Hamelin et d'André Beaulieu. De Jean Hamelin, nous avons publié dans le dernier numéro de notre revue une *Note de recherche* qui décrivait son effort de façon aussi émouvante que modeste (« Un catalogue des périodiques au Canada français », *Recherches sociographiques*, VIII, 2, 211-213). Dans cette note, Hamelin évoquait pourquoi, au moment où il commençait à enseigner l'histoire contemporaine du Québec, à l'Université Laval, il a décidé avec son collègue Beaulieu de consacrer dix ans, s'il le fallait, « à la confection d'instruments de travail fondamentaux, sans lesquels la recherche sur le Québec moderne serait une entreprise toujours risquée... » L'un des résultats de leur labeur de bénédictin est ce répertoire des journaux. Jean-Charles Bonenfant a raison, dans sa *Préface*, de dire de cette œuvre, en citant Lucien Febvre, que c'est « un travail... qui engendre du travail » et que les auteurs trouvent déjà là leur plus belle récompense.

Bien d'autres qualités signalent leur répertoire à l'attention et à la gratitude. Les auteurs notent dans leur *Avant-propos* qu'ils ont élargi leur projet initial de présenter seulement un catalogue où n'apparaîtraient que la liste des journaux qui ont paru dans le Québec et la localisation des collections dans nos bibliothèques. Il faut leur en savoir gré. À la liste des journaux proprement dits il ont ajouté, en la distinguant typographiquement d'une façon claire, la nomenclature de publications para-journalistiques (e.g. *Canada artistique*, *Canada Bank Note Reporter*, *L'Ouvrier*) dont la connaissance peut être utile aux chercheurs. Ils y ont aussi ajouté d'abondantes notes qui, pour chaque journal, précisent sa périodicité, ses propriétaires et ses directeurs, son caractère, sa position et son évolution idéologiques. L'ordre de présentation est l'ordre alphabétique des noms des lieux où ont paru les journaux — décision que les auteurs justifient en alléguant que « la date de fondation de nombreux journaux demeure encore trop incertaine pour... adopter un ordre chronologique satisfaisant » (p. IX). Il en résulte des inconvénients mais ceux-ci sont compensés par un double Index, l'un chronologique, l'autre alphabétique (des noms de journaux), qui permet d'accélérer le repérage. Par ailleurs, la description de l'évolution idéologique des principaux journaux comportait le risque de jugements prématurés ou trop sommaires. Ce sera aux chercheurs de reprendre et de rectifier certains de ces jugements. Si défauts il y a, ce sont des défauts de surabondance. Il faut d'abord féliciter les auteurs d'avoir franchement

assumé ce risque qui, en définitive, tourne à l'avantage du chercheur. Ainsi en est-il de la Bibliographie en tête du volume qui présente un inventaire de la littérature sur les journaux canadiens au Québec et sur les questions qui s'y rapportent directement, par exemple, l'imprimerie. À ce propos, notons un ou deux oublis : la *Bibliography of Canadian Imprints*, de Marie Tremaine (Toronto, 1952), dont l'Introduction récapitule l'histoire de l'imprimerie au Canada ou, encore, de M^{gr} Camille Roy, *Nos origines littéraires et Histoire de la littérature canadienne-française* qui contiennent des pages toujours valables sur nos premiers journalistes et nos premiers journaux.

L'essentiel est que ce livre existe. Nous attendons avec impatience le répertoire parallèle des revues que promettent Hamelin et Beaulieu.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*

Albert DOUTRELOUX, *L'ombre des fétiches, Société et culture yombe*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Louvain, Éditions Nauwelærts, 1967, 288 p.

L'ouvrage du professeur Doutreloux vient s'ajouter à la longue liste des monographies remarquables consacrées par les anthropologues belges au Congo. Il illustre pleinement les réussites et les difficultés que connaissent ces travaux. Il révèle particulièrement bien l'extraordinaire décalage entre les agencements sociaux, la culture d'une société africaine et ceux du monde moderne—extraordinaire, non pas parce que le cas étudié serait unique en Afrique mais parce que l'ampleur d'un tel décalage demeure toujours étonnante même lorsque l'on est habitué à la constater.

Depuis près de dix ans, non sans aléa puisque les événements politiques l'ont obligé plusieurs fois à suspendre les recherches sur les terrains, l'auteur étudie systématiquement les Yombe, groupe représentatif dans la grande ethnie Kongo. Les quatre séjours, la concentration de la recherche pendant une si longue période ont permis à ce « Blanc de la coutume », comme les Yombe l'appelaient, d'amasser une masse imposante de matériaux et d'entrer très avant dans la compréhension de la société et de la culture yombe. C'est dire combien minutieuse et précise est son étude. Mais la profondeur de l'analyse, le souci de rigueur scientifique conduisent leur auteur à des conclusions et jugements très nuancés dans sa tentative de « saisir l'insaisissable » (p. 273).

Après une description du domaine et des habitants du village (hommes, femmes, jeunes, serfs), les structures de la parenté et des groupes qu'elles sous-tendent sont présentées dans toute la complexité de leur relation : intégration des défunts, association de matrilignages, politique matrimoniale, etc. Si, en effet, la société yombe est matrilineaire pour la filiation, l'héritage et l'autorité, si par là se trouve assurée la continuité historique des groupes, il n'en reste pas moins que les relations du côté paternel (patrilatéralité) demeurent constantes et essentielles. L'individu peut ainsi jouer progressivement de l'imbrication des deux réseaux de relation à des niveaux différents. La belle simplicité des schémas théoriques (système matrilineaire, système patrilinéaire) ne se retrouve guère dans la réalité ! Et ce n'est pas le moindre mérite de l'auteur d'en souligner la complexité. Il n'est pas possible de délimiter nettement les deux sphères, maternelle et paternelle : « les Yombe vivent dans le concret et pratiquent leurs structures sans les ériger eux-mêmes en système » (p. 159).

Par là, la société yombe se trouve empêchée de basculer dans le matriarcat tandis que l'individu peut sauvegarder une certaine autonomie. Un semblable équilibre régit le pouvoir et son exercice. Il réside essentiellement dans le chef de lignage, c'est-à-dire l'oncle et le grand-oncle maternel, pour les générations qui le suivent. À lui revient de représenter